



Le retour de Claude Arnaud dans la Corse de ses ancêtres est une plongée dans les profondeurs et la complexité de l'âme insulaire.

Dans le Bozio de ses ancêtres maternels, Claude Arnaud raconte une Corse loin des clichés touristiques. *Mathieu - stock.adobe.com*



Au pays qui te ressemble

Le Mal des ruines
de Claude Arnaud
Grasset, 126 p., 15 €

Un jour de printemps 2001, Claude Arnaud atterrit à l'aéroport de Bastia-Poretta et emprunte une route de crête pour rejoindre au centre de l'île, dans le Bozio, les deux villages de ses ancêtres maternels, les Zuccarelli. Ce voyage en voiture, fenêtres ouvertes sur le ciel bleu, les rochers, le maquis en fleurs, il le fait en solitaire et ne parle à âme qui vive, pour retrouver la voix des absents, surtout des morts. Ce voyage au « pays des essences » est aussi une plongée au cœur de lui-même.

Les figures de son enfance heureuse, de ses étés dans la grande maison familiale surgissent, évoqués dans des sortes de tableaux vivants, comme avec sa grand-mère Catalina Turchini-Zuccarelli, qui ne vit jamais de contradiction entre ses deux amours, la République et la Corse. Et elle rappelait souvent que l'hymne choisi par Pascal Paoli est dédié à la Vierge Marie dont elle évoqua ses nombreuses apparitions dans l'île.

Loin des clichés touristiques et de l'industrialisation, la Corse que

Claude Arnaud retrouve est celle du « mal des ruines », cette propension à tout conserver, même les objets hors d'usage, les maisons s'écroulant en raison de l'indivis, quand le continent adopte les objets jetables et un consumérisme frénétique. L'âpre beauté des paysages mon-

Les figures de son enfance heureuse, de ses étés dans la grande maison familiale surgissent.

tagneux et des pierres que rien ne peut changer le ramène à la mort de ses frères, Philippe, par noyade, et Pierre, atteint de maladie mentale qui se jeta dans le vide, ainsi qu'à celle, prématurée, de ses parents. La tragédie corse lui semble alors une fatalité analogue à celle du théâtre grec, le vouant, lui et les siens, à la brutalité du destin et à la mélancolie insulaire.

« Une part de moi, écrit-il, s'en va avec Philippe. » Et puis une violence, collective, surgit au tournant du siècle, plongeant l'île dans une

spirale d'assassinats, d'attentats, d'exécutions sommaires. Le récit éclaire les décennies vécues par une Corse inquiète devant l'invasion d'un tourisme de masse, voulant prendre sa vie en mains mais restant fascinée par la Terreur de 1793, celle-là même que dénonçait alors Pascal Paoli, le poussant à rompre avec la France.

Cette parenthèse sanglante rappelle à Claude Arnaud la proximité, en l'être humain, de la culture et de la barbarie. De retour dans son village en 2019, devant sa maison en ruine, il constate que tout, même un crime atroce, semble avoir été oublié. Quelle est la part de la violence dans l'âme corse ? Et que reste-t-il, en lui, de l'atavisme insulaire ? Loin d'une division facile entre ses attaches des deux côtés de la Méditerranée, Claude Arnaud restitue la coexistence mystérieuse de l'héritage paternel, continental – avant tout la liberté – et du maternel – la beauté conservée des lieux et des choses : « Ce pays étranger qu'est la mort, je l'aborderai dans cette île familière, l'un des derniers lieux d'Europe à la célébrer comme l'autre versant de la vie. »

Francine de Martinoir